

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									/		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE.

PREMIÈRE PARTIE.—LE TESTAMENT

VI.

—Je le sais, fit-elle à voix basse, Reste, toi... et s'il en-
voie... quelque billet, tu
me le remettras à mon
retour

— C'est entendu.

— Eh bien, venez-
vous, mademoiselle ?

— Je vous suis.

Et Jeane, tout
émue, fort contrariée du
contre-temps, suivit cel-
le qui était venue la
chercher.

— Suis je folle, se di-
sait-elle tout en mar-
chant, de me troubler
pour si peu de chose :
J'ai été appelée cent fois
au parloir, sans que cela
me causât la moindre
sensation de plaisir ou
d'ennui... tandis qu'au-
jourd'hui... Ah ! c'est
que je ne vivais pas
alors... Si c'était à lui,
pourtant ; s'il avait ob-
tenu ma main... et s'il
venait m'apporter lui-
même la nouvelle...

Elle s'arrêta et chan-
cela presque à cette idée
à laquelle elle se cram-
ponna tout à coup ; et,
quand elle arriva, enfin,
au parloir, elle y croyait
fermement, ayant pris
son désir pour une réa-
té.

Hélas ! ce n'était point
Robert qui l'attendait,
mais M. Ferté, le notaire, plus solennel, plus indéchiffrable et plus
cravaté de blanc que jamais.

— Bonjour, ma chère pupille, lui dit-il de son ton ordina-
re. Je vois à votre surprise que vous ne m'attendiez pas.

— Je l'avoue, en effet, balbutia Jeane, tandis que ses

grands yeux noirs cherchaient s'ils n'apercevraient pas, derrière
son tuteur, la silhouette de Robert.

Mais Me Ferté était seul, bien seul.

Et il souriait en la dévisageant de ses yeux clairs et per-
nants.

— Je vous apporte,
ma chère Jeane, une
grande nouvelle, et qui
vous sera agréable, je
n'en doute pas un seul
instant.

— Ah ! fit Jeane,
devenant très pâle.

— C'est bien cela !
se disait-elle. Robert a
parlé, et mon tuteur
m'apporte sa réponse,
qui est favorable.

— Oui, ma belle en-
fant, et comme il ne faut
pas vous faire languir,
voici cette nouvelle en
deux mots : Vous quit-
tez le pensionnat, je vous
emmène chez moi.

— Vraiment ! s'écria-
t-elle. Et alors ?

— Alors, quoi ? ré-
péta le notaire, en la dé-
visageant plus que ja-
mais de son œil scruta-
teur et un peu dur.

Un flot de sang enva-
hit le visage de la jeune
fille.

— Rien ! répondit-
elle.

Le nom de Robert
avait failli lui échapper.
Elle comprit son impru-
dence et se tut. Ce n'é-
tait pas à elle d'interro-
ger.

Mais, si son tuteur venait la chercher, il y avait à cela un
motif, et ce motif quel eût-il été, si ce n'était un certain docteur
de la faculté de médecine de Paris ?

— Non seulement, je vous emmène, reprit le notaire, mais
encore je vous emmène à l'instant.



Jeane quittait le pensionnat pour n'y plus revenir.

— Aujourd'hui ?

— Tout à l'heure. Ma voiture nous attend à la porte. Vous n'avez que le temps de faire vos malles et de dire adieu à vos bonnes amies. Madame Ferté vous a préparé votre chambre, rue de Navarin. Ne perdez donc pas un instant.

Au même moment, un coup de sifflet aigu, strident, traversa l'espace et vint jusqu'au parloir. C'était le train de Paris à Saint-Maur qui signalait son arrivée.

Jeanne porta la main à son cœur et un nuage obscurcit sa vue. Il lui sembla que ce coup de sifflet était une plainte, ou un cri d'appel désespéré.

— Qu'avez-vous ? demanda Me Ferté en fronçant le sourcil. Est-ce que vous souffrez ?

— Non, si, excusez moi, un élancement au cœur.

— Cela passera à Paris. Nous demeurons loin de toute espèce de gare de chemin de fer, ricana le tuteur, et vous n'entendrez plus ces coups de sifflet qui agissent sur les natures nerveuses et impressionnables à l'excès.

Jeanne le regarda à son tour. Que signifiaient ces paroles qui répondaient si bien à ses intimes pensées ? Son tuteur savait donc. Cela n'était pas douteux.

Et il venait la chercher !

— Ma vie est décidée ! pensa-t-elle brusquement. Robert a parlé. M. Ferté me fait quitter le pensionnat. Que dois-je espérer ? Que dois-je craindre ?

Je vais préparer mon départ ! reprit elle en rappelant tout son courage et toute sa présence d'esprit.

Et elle sortit vivement, heureuse d'échapper au sourire du vieux notaire, qui lui semblait, maintenant, quelque peu railleur, et à ce regard incisif qui lui faisait froid et la gérait.

Dès qu'elle fut hors du parloir, au lieu de se diriger vers le dortoir et de s'occuper de ses malles, elles descendit au jardin, et courut d'un trait sans s'inquiéter d'être vue, vers l'endroit où elle avait laissé Andrée.

Dès qu'elle aperçut son amie, mademoiselle d'Esparre lui cria :

— Eh bien ?

— Eh bien, quoi ?

— Le train a passé ?

— Oui.

— Et... Et Robert ?

— Il n'y était pas. C'est extraordinaire !

— Tu en es bien sûre !

— Tout ce qu'il y a de plus sûre. Tu sais, si j'ai de bons yeux, et si je vois tout. Je suis furieuse. Quelle indifférence !

— C'est à n'y rien comprendre.

— Mais non, c'est impossible, je ne puis m'être trompée. Il t'aime, il t'adore. Je m'y connais. Il faut qu'il soit survenu quelque événement. Mais qui te demandait au parloir ?

— Mon tuteur.

— Bast ! Que voulait-il ?

— Il m'emmène chez lui, à Paris.

— Oh ! oh ! Il y a du nouveau ! Et t'a-t-il dit pourquoi ?

— Non.

— Et tu ne supposes rien ?

— Je suppose que Robert a parlé. Son sourire, son regard, certaines paroles, ce brusque enlèvement, tout me le prouve.

— Oui, ce doit être... Et il ne t'a rien dit ?

— Rien.

— Est-ce bon ? est-ce mauvais ? se demanda tout haut An-

drée, en fronçant ses blonds sourcils, et en prenant un air de diplomate refaisant la carte d'Europe.

— Je ne sais, répliqua Jeanne, mais je sens que ma destinée vient de se décider, et que j'aime Robert à en mourir !

Et, ce disant, elle tomba en sanglotant dans les bras de son amie.

Une demi heure plus tard, après avoir pris congé de ses jeunes camarades, embrassé tendrement son amie Andrée, en échangeant avec elle ces serments d'éternelle amitié dont on est si prodigue à cet âge, Jeanne quittait le pensionnat pour n'y plus revenir.

VII.

Pendant les premiers moments, M. Ferté, confortablement installé dans un des deux coins du coupé cossu, mais honnête et modéré, qui les entraînait vers Paris, ne souffla pas mot.

Jeanne de son côté, plongée dans sa rêverie et toute prête à pleurer, sans trop savoir pourquoi, ne songeant guère à entamer la conversation.

Ce fut le notaire qui rompit le premier le silence.

— Ma chère pupille, dit tout à coup de ce ton semi-solennel, semi-railleur, qu'il avait adopté avec elle depuis son arrivée au pensionnat, vous ne me demandez point pourquoi je vous emmène à Paris, mais je suis certain que vous grillez du désir de le savoir.

Jeanne tressaillit et leva sur lui ses grands yeux noirs. Enfin elle allait savoir ?

— J'avoue, monsieur, fit-elle d'une voix un peu tremblante que je serais en effet curieuse de connaître le motif qui vous a fait hâter mon départ, car j'avais encore un mois à rester à Saint-Maur.

— Et vous regrettez que j'aie ouvert plus tôt la porte de votre cage ?

Cela dépend ! eut-elle envie de répondre. Mais il y avait quelque chose de sévère et de moqueur à la fois dans le regard de son tuteur, qui ne la portait point aux confidences, et elle répliqua simplement :

— Je laisse quelques amies qui m'étaient chères, une notamment, mademoiselle Andrée de Beaumont.

— Que voulez-vous, mon enfant ? La vie se compose de séparations. Aujourd'hui vous quittez mademoiselle de Beaumont, une amie d'enfance. Demain, vous quitterez votre tuteur, et madame Ferté qui vous adore comme si vous étiez sa vraie fille. Il faut s'accoutumer à ces choses-là !

— Comment ! balbutia Jeanne. Je quitterai...

— Certainement. Vous voilà grandelette. Vous n'êtes plus une enfant. Vous êtes une jeune fille. Vous allez avoir dix-huit ans. Un de ces jours vous vous marierez. Par exemple, une fois mariée, il y aura quelqu'un que vous ne quitterez plus. C'est votre mari !

Et Me Ferté eut un petit rire de satisfaction, en tapant sur la tabatière d'argent qui ne l'abandonnait jamais, et avec laquelle il jouait, la lissant et la caressant du doigt, dès que ses mains n'étaient point occupées à écrire.

— Ah ! fit-elle faiblement, il s'agit de mariage !

— Mon Dieu, oui, ma chère pupille. J'avais promis à votre regretté père " monsieur le comte d'Esparre ! " ajouta-t-il avec une certaine emphase intentionnelle, de veiller sur vous, de le remplacer et de vous établir un jour convenablement. " Je

crois qu'il n'est que temps." Dans une huitaine de jours, je donnerai un petit bal... où votre futur vous sera présenté.

— Mon futur ! répéta la fillette d'une voix étouffée. Quel futur ?

— Oh ! vous en serez satisfaite, rassurez-vous ! C'est l'homme que votre père eût choisi...

— Est-ce que je le connais ? demanda-t-elle tout à coup, en fixant ses yeux noirs pleins d'angoisse sur les petits yeux gris du notaire.

— Mais oui, mais oui ! Peu, mais enfin, vous le connaissez... et puis, d'ailleurs, vous ferez plus ample connaissance. Vous en aurez le temps.

— C'est de Robert qu'il s'agit, pensa Jeanne d'Esparre avec un élan de joie et de reconnaissance envers la vic qui se présentait à elle sous des couleurs de rose.

— Ainsi, répéta-t-elle, je connais la personne ? Et elle me connaît ?

— Sans doute... ma chère enfant. Vous vous connaissez fort peu, il est vrai... mais vous ferez plus ample connaissance, vous en aurez le temps, je vous l'ai déjà dit. Et, d'ailleurs, il est éperdument amoureux de vous. Il m'a demandé officiellement votre main... et je l'ai accordée.

Jeanne écoutait sans souffle, prête à s'évanouir de joie.

— Ah ! il a demandé ma main ?

— Certainement. Vous ne sauriez trouver mieux. C'est un gentleman. L'homme qu'il convient à la fille du comte d'Esparre... Je ne pouvais ni ne devais hésiter... et je suis certain d'avance que vous ratifierez mon choix.

Jeanne eut un mouvement d'inquiétude. Elle admettait qu'on lui accordât d'épouser Robert Dauray, jeune médecin. Mais tant d'enthousiasme la surprenait.

— Quel est son nom ? fit-elle brusquement.

— Le comte Gérard de Noiville !

Le coup fut terrible pour mademoiselle d'Esparre, si terrible que, si elle eût été debout, au lieu d'être assise sur les coussins douillet du coupé confortable du notaire, elle serait certainement tombée. Elle s'affaissa seulement sur elle-même en devenant d'une pâleur mortelle, tandis que ses yeux brusquement voilés vacillaient sous ses paupières.

— Qu'avez-vous, mon enfant ? demanda Me Ferté. On dirait que vous vous trouvez mal !

— Rien. Ce ne sera rien. Ce n'est rien ! répondit la jeune fille d'une voix faible. J'ai eu un éblouissement.

— Ce sera le mouvement de la voiture et la chaleur, fit le tuteur en la regardant avec une sollicitude inquiète...

— Oui, monsieur, c'est cela.

— Vous sentez-vous mieux ?

— Beaucoup mieux !

Et par un héroïque effort de volonté qu'on ne se fût pas attendu à trouver chez une jeune fille d'aspect si délicat et si timide, Jeanne se redressa tout à fait. L'amour, de son essence, est souvent injuste, inquiet et soupçonneux. Or, en entendant annoncer le nom de Gérard de Noiville, là où elle attendait le nom de Robert Dauray ; en apprenant que la demande en mariage, dont il lui était fait part, provenait du premier, non du second, Jeanne avait subitement adopté cette idée que Robert l'avait oubliée, abandonnée.

— S'il m'aimait comme il le prétendait, s'était-elle dit, il eût parlé à mon tuteur, ainsi qu'il l'avait promis.

Or, si mon tuteur me propose d'épouser M. Gérard de Noi-

ville, sans faire allusion à aucune démarche de Robert, c'est que Robert n'a point fait de démarche, et, s'il n'a point fait de démarche, c'est qu'il ne m'aime pas. Telle est la logique de l'amour.

— J'ai été trompée ! se dit-elle. Personne ne le saura. Personne ne verra ma douleur, dussé-je en mourir !

Me Ferté, rassuré par son état, se garda bien de l'interroger, et affecta pendant le reste de la route de parler de choses banales, auxquelles Jeanne répondait par monosyllabes.

Dès qu'elle fut arrivée rue de Navarin, elle déclara qu'elle avait une forte migraine, et, refusant doucement l'eau de mélisse et les compresses d'eau sédative que madame Ferté lui offrait avec la plus grande et la plus insupportable instance, elle obtint qu'on la laissât se retirer seule dans la petite chambre rose et blanche qui lui était réservée, chez le notaire, lorsqu'elle venait passer près de lui quelques jours de vacances.

Une fois renfermée dans sa chambre, Jeanne se jeta sur son lit, où elle partit en sanglots qui la soulagèrent.

Néanmoins, elle était effrayée elle-même de la violence d'une passion qui était née en elle, pour ainsi dire à son insu, et qui, après avoir couvé, dans son jeune cœur, sans bruit, se révélait tout à coup dans toute sa profondeur et dans toute son énergie.

Jeanne passa une nuit affreuse ; une de ces nuits sans sommeil, peuplées de fantômes, que connaissent tous les amants malheureux, se répétant d'une façon monotone :

— Il ne m'aime pas, il m'a oubliée !

Et trouvait toujours la même amertume à répéter ces mots fatidiques. Vers le matin, pourtant, la fatigue finit par l'endormir, et, lorsqu'elle s'éveilla, il devait être très tard, à en juger par la hauteur du soleil sur l'horizon. En ouvrant les yeux, elle ne se rappelait plus rien ; mais ce ne fut pas long, et bientôt les idées de la veille revinrent tristement à son cerveau.

Tout à coup elle aperçut une lettre posée sur le marbre d'une petite table placée près de son lit. Elle en reconnut l'écriture. Elle était d'Andrée, et portait pour inscription :

MADemoiselle JEANNE D'ESPARRE

Chez Me Ferté, notaire,

"Rue de Navarin,"

PARIS.

Une lettre de son amie, sitôt après son départ ! Qu'est-ce que cela pouvait vouloir dire ? On l'avait évidemment placée là, pendant son sommeil qu'en avait respecté.

Jeanne la saisit d'une main fiévreuse, en rompit le cachet, et lut ce qui suit :

"Ma chère Jeanne,

"C'est déjà moi qui t'écris, et il n'y a que quelques heures que tu es partie, mais je viens de voir M. Robert Dauray, et j'en suis toute bouleversée. Ah ! chère mignonne, si tu savais comme il souffre, comme il est changé ! C'est à faire pitié, et il faudrait avoir un cœur de rocher, ce qui n'est ni ton cas ni le mien, pour n'en être pas touchée.

"Le pauvre jeune homme était à Saint-Maur, depuis le matin, guettant notre sortie pour la promenade ordinaire, ignorant que tu eusses quitté le pensionnat. Il venait t'annoncer que Me Ferté, ton abominable notaire de tuteur, lui avait refusé nettement ta main. Il est fou de désespoir, et il en mourra

ou il fera quelque malheur, si tu n'as pas le courage de résister à la mauvaise volonté de Me Ferté. Il est probable qu'il te destine un autre époux. Résiste, ma chérie, résiste ! Il y va de ton bonheur et de la vie de M. Robert.

— Ah ! que je voudrais être aimée ainsi, un jour !

— J'ai fait ce que j'ai pu pour le consoler, en lui disant que tu l'aimais autant qu'il t'aime. Ça, je n'en sais rien, entre nous, mais il me faisait tant de peine, que je crois que je serais même allée jusqu'à lui dire que je l'adorais pour le calmer et le reconforter. Il serait capable de se tuer. Je lui ai promis aussi de t'écrire, ce que je fais, mais il n'y a que toi qui puisse l'arracher à sa sombre douleur. Trouve le courage de le sauver, fais ce que tu voudras, je ne puis te conseiller de loin, mais je sais bien qu'à ta place, je trouverais moyen de rassurer et de ne pas laisser au désespoir celui qui m'aimerait d'une façon si ardente.

— Brûle cette lettre qui pourrait me compromettre, un jour si on la trouvait.

Je t'embrasse, chère mignonne.

“ANDRÉE.”

Jeanne avait à peine terminé sa lecture, lorsqu'on frappa discrètement à sa porte. D'un mouvement brusque, elle fit disparaître la lettre sous son oreiller. Il n'était que temps ; madame Ferté entrait.

N'ayant point d'enfants, la femme du notaire avait reporté sur Jeanne, en partie, les sentiments d'affection qu'elle eût donnés à sa propre fille, et Jeanne l'aimait aussi tendrement, mais sans chaleur, avec cette restriction instinctive qu'on met à aimer ceux auprès de qui on ne trouvera jamais un appui sérieux.

— Bonjour, chère enfant ! dit madame Ferté en embrassant mademoiselle d'Esparre sur le front. Comment allez-vous, ce matin ?

— Mieux, je vous remercie.

— En effet, vous avez des couleurs et les yeux brillants. C'est le mal de tête qui est parti.

C'était tout simplement la lettre d'Andrée qui était venue ; mais madame Ferté, à qui son mari ne parlait jamais de ce qui le préoccupait ne pouvait deviner cela.

— Je suis déjà entrée, il y a une heure, poursuivit l'excellente femme, pour vous remettre une lettre que le facteur venait d'apporter, mais vous dormiez, et je n'ai pas voulu vous réveiller, je l'ai posée près de vous.

— Je vous remercie ! interrompit vivement Jeanne, craignant qu'on ne l'interrogât à ce sujet.

— Du reste, reprit madame Ferté, il ne s'agit pas de cela. Je viens au nom de mon mari. Il a une communication importante à vous faire, et vous attend dans son cabinet.

En entendant parler de communication importante de la part de son tuteur, mademoiselle d'Esparre eut une légère commotion. Elle se doutait de ce que cela pouvait être. Mais elle se sentait forte à présent. Robert l'aimait toujours. Il était malheureux. Il comptait sur elle. Elle se disait qu'elle ne l'abandonnerait pas et qu'elle saurait résister héroïquement aux volontés du notaire pour faire le bonheur de celui qui l'aimait et le sien à elle.

— Je me lève à l'instant et je m'habille. Veuillez dire, je vous prie, que je vais me rendre aux ordres de mon tuteur.

Un quart d'heure après, Jeanne, un peu pâle, un peu tremblante, mais très résolue au fond, entra dans le cabinet de Me Ferté.

Au premier coup d'œil, la jeune fille constata, en effet, qu'il devait se passer quelque chose d'extraordinaire, à l'aspect de Me Ferté. Il avait l'air préoccupé, solennel, inquiet et triomphant, tout à la fois, et ne pouvait dissimuler une certaine agitation.

Mais les yeux noirs de mademoiselle d'Esparre ne restèrent pas longtemps fixés sur lui. Elle venait d'apercevoir, debout, près du bureau du notaire, un homme d'aspect funèbre, ennuyé et morne, quoi qu'il fit pour changer cette expression fâcheuse et se donner un air affable et riant.

Elle venait de reconnaître le comte Gérard de Noiville, qu'elle avait rencontré deux ou trois fois chez son tuteur.

— Ma chère Jeanne, s'écria le notaire en l'apercevant, je vous attendais avec impatience. De graves événements... mais pardon, j'oubliais... tant je suis préoccupé.

Il se retourna vers le jeune homme :

— Le comte Gérard de Noiville, dit-il en le présentant. Mademoiselle Jeanne d'Esparre.

— Mademoiselle, fit Gérard de Noiville en s'inclinant, j'ai déjà eu l'honneur et le plaisir de vous voir chez Me Ferté. Cela ne s'oublie pas.

Jeanne salua en silence.

— Oui, oui, ajouta le tuteur de Jeanne, vous vous connaissez et vous aurez le temps de faire de plus ample connaissance encore.

Il huma violemment une forte prise, et reposa sa tabatière d'argent sur son bureau.

— Mais, pour aujourd'hui, pour l'instant, du moins, continua-t-il, ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Ma chère pupille, vous savez que je suis l'exécuteur testamentaire de feu le comte d'Esparre, votre père. Souvent je vous ai parlé de ce testament, en vous disant qu'il contenait certaines clauses, bizarres peut-être ; mais respectables, comme le sont toujours les volontés d'un père et d'un mort. Ces clauses, je ne vous les ai pas fait connaître jusqu'à présent, c'était inutile. Vous savez uniquement qu'elles ont rapport à votre mariage, et qu'elles imposent certaines conditions à la délivrance de l'héritage considérable que je dois remettre entre vos mains, le jour de votre mariage. Seulement, votre mariage était subordonné à la réalisation d'un fait, qui vient de se produire. Il s'agissait de retrouver une certaine personne, à qui vous devez remettre, vous-même, une somme prélevée sur votre fortune. Cette personne avait disparue. Elle est retrouvée depuis quelques jours ; et, depuis une heure, elle attend là, dans mon étude, que vous soyez prête à remplir les dernières volontés de votre père.

Le notaire reprit sa tabatière d'argent, huma bruyamment une nouvelle prise, reposa sa tabatière sur son bureau, et poursuivit, évidemment très satisfait de lui-même, de son discours et du recueillement de ses auditeurs :

— Le moment est donc venu, grâce à mes efforts, à mes recherches, couronnés de succès, de vous donner lecture du testament de feu comte d'Esparre. J'ai prié monsieur le comte Gérard de Noiville, il s'inclina de son côté, de vouloir bien assister à la lecture du testament.

Le notaire eut un sourire.

— D'abord je le considère, d'ores et déjà, comme faisant partie de la famille, et les liens qui l'uniront bientôt à vous, ma chère pupille, ainsi que je vous en ai prévenu, en font un des principaux intéressés à connaître les volontés de votre père. Mais une autre personne doit assister à cette lecture, celle dont je viens de vous parler à l'instant : cette personne que je faisais recher-

cher et à laquelle vous devez remettre, " manu propria," le legs qui lui est attribué sur votre héritage.

Il éprouvait quelque hésitation.

— Cette personne, reprit-il enfin, est votre parente, votre proche parente, bien que dans des conditions pénibles, et qu'il eût mieux valu que vous ignorassiez. Vous allez apprendre une faute de votre père. Vous voilà prévenue, ma chère enfant. Je compte sur votre sang froid et sur votre sagesse, ainsi que sur le respect que vous devez à la mémoire d'un père.

— Vous avez raison, balbutia Jeanne, un peu tirée de ses préoccupations par la curiosité qu'éveillait en elle le discours du notaire. Je sais que je n'ai point à juger mon père, dont je chéris et je respecte la mémoire, et je suis prête à accomplir ses dernières volontés, quelles qu'elles soient.

— Bien, mon enfant. Je n'attendais pas moins de vous. Nous allons donc procéder régulièrement. Du reste, cela ne sera pas long. Il appuya sur un timbre. Le premier clerc de l'étude entra.

— Monsieur François, dit Me Ferté, cette personne est toujours là ?

— Oui monsieur.

— Veuillez donc l'introduire, je vous prie.

Le clerc se retira, puis reparut, introduisant une grande et belle jeune fille, vêtue avec simplicité, et qui s'avança sans embarras jusqu'au milieu de la pièce. Les trois personnages réunis dans le cabinet du notaire la regardaient avec une vive curiosité. Le regard de Gérard de Noiville rencontra le sien. Tous deux tréssaillirent violemment et changèrent de couleur. Ils venaient de se reconnaître.

Le lundi précédent, Julie Verdier s'était présentée, à neuf heures précises du matin, chez Me Ferté. Celui-ci, prévenu dès la veille par ses deux agents, Furet et Chatoyant, s'était empressé de recevoir la jeune femme, trop heureux de voir arriver la fin d'une tutelle qui lui pesait fort, quoi qu'il en dit, depuis qu'il connaissait " l'amourette " de Jeanne pour Robert Dauray. Or, sa tutelle ne devait se terminer que par le mariage de mademoiselle d'Esparre, et il avait juré au père de la jeune fille de ne point la marier tant qu'il n'aurait point retrouvé sa sœur naturelle. Donc, si la personne retrouvée par les deux agents était bien Julie Verdier, rien ne s'opposerait plus au mariage de Jeanne avec le comte de Noiville.

(A CONTINUER.)

Commencé le 13 Décembre 1883—No. 207.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit :—Un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédions tous les numéros parus depuis le 1er juillet 1880, et les files complètes (brochées) des années 1881, 1882 et 1883, aux conditions ci-haut mentionnées.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

Première ANNÉE, 1880—*Le Colporteur Bandit, La Duchesse de Nemours, Les trois Frères, Le Grand Vaincu, Le Percepteur de Marsay, Sauré par un Violon, Souvenir d'un Juré, Conte Normand, Gauloises honnêtes*. — Les premiers numéros de cette année sont épuisés ; mais à l'exception des deux premiers ouvrages mentionnés, nous pouvons fournir tous les autres au complet.

Deuxième ANNÉE, 1881—*Les Aventures du Capitaine Vatau, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur*. — Ce dernier roman se termine en 1882.

Troisième ANNÉE, 1882—*Une Vengeance de Penn-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

Quatrième ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Mourtriers de l'Héritière*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,

Boite 1886, B. de P.

17 rue Ste-Thérèse, Montréal.

LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

DERNIERS TRÉTEAUX.

XXIV

Cependant elle se remit bientôt, et écouta avec une attention profonde ce que le notaire lui venait apprendre. A mesure qu'il parlait, le beau visage de la jeune fille s'animait d'une expression de joie contenue. Quand l'officier public eut terminé, elle lui répondit d'une voix douce :

— J'accepte, monsieur ; il me semble remplir un devoir envers celui qui n'est plus en respectant sa volonté suprême... M. Valgras me fut fiancé... Nous devons partir pour l'Italie, avant d'entreprendre ce voyage, je vous laisserai les procurations dont vous avez besoin.

Le notaire se leva, Amice l'accompagna jusqu'à la salle à manger où se tenait monsieur et madame Gualbert.

— Eh bien ! ma fille ? demanda Paulin.

— J'ai répondu à monsieur ce que me conseillaient à la fois mon cœur et ma conscience... Chers parents ! ajouta-t-elle, quoi que j'aie résolu ne doutez jamais de moi... Je suis guérie, maintenant... Monsieur, je suis à votre disposition pour les signatures nécessaires... Maman, ajouta-t-elle, partons vite pour l'Italie, là aussi, je crois qu'il y a du bien à faire...

Et avant que son père et sa mère fussent revenus de la stupeur dans laquelle les jetait les paroles de leur fille, elle les pressa tendrement dans ses bras :

— Je suis votre enfant, ajouta-t-elle, née à la fois de votre âme et de votre sang... Je me crois digne de vous ! Je vous respecte et je vous aime... Ne me demandez rien de plus aujourd'hui.

Trois jours après toute la famille partait pour Rome, et Milie était du voyage.

XXV.

CORBEILLE DE NOCES

La journée de vente venait de finir. Sur le parquet ciré se roulaient les bandes en papier cartonné des pièces de rubans vendues ; des échantillons, des pétales de fleurs, des rognures de soie s'y mêlaient ; la foule s'écoulait, et les commis se hâtaient de ranger les marchandises sur leurs comptoirs respectifs. L'ensemble de ces magasins immenses ressemblait à la topographie d'une ville. On y trouvait des quartiers, des rues, des places, des rayonnements d'avenues, et des perspectives sans fin.

Quand le public eut disparu, que l'harmonie se fut rétablie dans les rayons, la grande salle se trouva en un moment envahie par soixante garçons de magasin, en uniforme gris passémenté de bleu, portant une médaille distinctive sur la poitrine.

Sous l'effort de leurs bras robustes les comptoirs changèrent de place. Refoulés dans les bas côtés, ils laissèrent libre l'espace compris dans l'immense carré que dessinaient en haut les galeries surplombantes. Puis ce large espace se trouva soudain garni d'une estrade, de deux pianos, et d'une quantité de chaises suffisantes pour que six mille invités pussent au besoin y trouver place.

C'était jour de concert dans la grande salle du magasin des "Deux Mondes."

En été la fanfare jouait dans le square voisin, dont les arbres tamisaient la clarté crue tombant des fenêtres de la chambre du conseil. Et tout le quartier était alors en fête, car le concert en plein vent, dans un cadre de fleurs et de verdure, avait pour solistes les professeurs attachés à la maison, et tous, faisaient partie de l'orchestre de l'Opéra.

En hiver, les fêtes se donnaient dans la salle. On ne se contentait pas de jouer d'instruments divers, on chantait. Les jeunes commis, les jeunes filles se faisaient entendre. Les bravos fraternels leurs causaient une joie sincère. Ni jalousie, ni amertume. Le succès de l'un causait le bonheur de l'autre.

Jamais le maître de la maison, Athanase Besnard, ne manquait d'assister à ces concerts, et quelquefois, avec la prodigalité d'un grand seigneur ayant invité des artistes de "primo cartello" il offrait un souvenir aux exécutants : parfois un instrument de valeur, aux femmes un bijou, un cahier de musique. Tout cela avec une simplicité amicale qui en doublait le prix. Les professeurs des jeunes gens organisaient le programme, et dans bon nombre de réunion faisant plus de bruit et de réclame, on n'entendait pas de voix aussi fraîche et de morceaux de flûte ou de violon enlevés avec cette maëstria.

Un attrait nouveau s'ajoutait à ce concert. Le docteur Chaumas, soit légèreté, soit politique, avait venté au maître des "Deux-Monde" l'admirable voix de Clotilde Gualbert. Athanase n'avait pu oublier la confiance du docteur, et un billet de lui, d'une concision qui n'excluait point la courtoisie, pria la jeune fille de vouloir bien se faire entendre.

Clotilde ressentit un vif chagrin de cette demande.

Refuser ? L'idée lui en vint tout de suite. Mais le pouvait-elle ? Dans le propriétaire des "Deux-Mondes" ne se voyait-elle point forcée de voir plutôt un protecteur qu'un patron ? Avec quelle condescendance il accordait à la jeune fille l'autorisation de partir de bonne heure, afin de partager le dîner de la famille. Clotilde n'ignorait pas que les premiers tableaux de son frère décoraient la galerie particulière d'Athanase Besnard ; une indiscretion de l'obligeant M. Lalèvre le lui avait appris, et Clotilde en avait été à la fois surprise et contente.

Et quand il s'était agi de Milie, la petite poitrinaire, quelle n'avait pas été la générosité du jeune homme ? Sans doute il semblait faire toute ces choses poussé par un sentiment personnel. S'il avait gardé les tableaux de Landry, c'est que ces toiles lui plaisaient, et Clotilde avait même senti une espèce de gêne à la pensée que la "Tête d'Étude" qui lui ressemblait d'une façon si frappante, se trouvait chaque jour sous les yeux d'Athanase.

Quand à Milie, c'est à la prière du docteur Chaumas que le jeune homme lui avait donné le temps de se guérir et l'argent nécessaire pour un voyage en Italie. Tout cela était vrai, et néanmoins, dans le fond le plus secret de son âme, Clotilde se demandait :

— Milie aurait-elle obtenu ces faveurs exceptionnelles si elle n'eut point été mon amie ? Ma présence n'est-elle pour rien dans les succès de Landry ?

Elle était cependant bien modeste, bien candide, cette Clotilde qui se dévouait pour tous, mais elle ne pouvait s'empêcher de reconnaître que M. Athanase protégeait tous ceux qu'elle chérissait.

Allait-elle donc lui refuser la première chose qu'il lui demandait, en termes si simples, si respectueux ?

Elle ne crut point que cela fût possible, et elle accepta, avec le consentement de son père. On ne consulta pas Mme André qui, possédant l'art d'extraire de toute chose un suc amer, n'eut pas manqué de dire qu'après être tombée au rang de demoiselle de magasin, sa fille descendait encore jusqu'à aider aux plaisirs des commis. Elle prévint par un mot le docteur Chaumas.

André Gualbert et sa fille allèrent dîner chez Paulin, et ce fut de cette maison hospitalière que Clotilde et son père partirent pour le magasin des "Deux-Mondes."

La toilette de Clotilde était d'une simplicité exquise, toute blanche, à peine décolletée, avec un bouquet de roses naturelles au corsage, et un bouton de rose dans les cheveux.

Quand elle se glissa au milieu des exécutants, l'assemblée était peu nombreuse. On arrivait lentement.

Les invitations à ces concerts, fort recherchées des clients de la maison, leur sont adressées avec une parfaite bonne grâce.

Quelque chose de particulier semble présider à ces fêtes. Les auditeurs savent à l'avance qu'ils n'entendront point des virtuoses et des exécutants de premier ordre, mais ils savent aussi que ces jeunes gens, ces jeunes filles qui, après le dur labeur du jour, prennent sur les heures du repos afin de s'instruire davantage, méritent les encouragements et la sympathie. On faisait à la fois provision de bonté amicale et d'aimable indulgence.

Dans le fond de la salle, se tenaient Athanase et plusieurs des membres de son conseil, attendant les amis intimes, pour qui des places spéciales étaient réservées.

Chaumas arriva un des premiers, serra la main du propriétaire des "Deux-Mondes," et lui dit gaiement :

— Mon cher ami, j'ai à vous soumettre une idée superbe.

— Vraiment ! et qui me fera gagner ?

— Un grand nombre de bénédictions.

— Voilà le meilleur des profits, docteur.

— C'est pour cela que je vous offre l'affaire.

— Vous avez le temps de me l'expliquer avant le concert.

Je vous écoute.

— Figurez-vous que j'ai découvert au Pecq une propriété ravissante, qu'un étranger enthousiaste autant que capricieux, avait achetée et désire revendre...

— Mais j'ai déjà trois châteaux, maître.

— Aussi, ce n'est point pour vous que je vous conseille de l'acheter.

— Pour qui donc ?

— Vous avez une infirmerie pour les employés malades, c'est fort bien ; il vous manque une maison de convalescence... Nous y enverrons tous ceux à qui l'air de la campagne est nécessaire ; les petits enfants de celles de vos employés qui demandent la vie libre ; les vieux qui ne peuvent plus rester courbés sur les registres. On y guérirait les anémies, les phthisies peu avancées, tous les tempéraments débilités par la vie parisienne, la poussière, l'air vicié, l'excès de chaleur. Combien de santés rétablies et de vies sauvées, mon ami !

— Vraiment oui, c'est une noble idée.

— L'adoptez-vous ?

— Je fais un marché.

— Avec moi ?

— Non, avec le bon Dieu auquel je crois.

— Etudions en les termes.

— Je ne puis vous confier maintenant toute ma pensée, mais je vous affirme ceci : dans le fond de mon cœur je forme un vœu ardent... Si le Seigneur m'exauce, vous aurez un crédit illimité pour la fondation de votre maison de convalescence.

Athanase serra nerveusement la main du docteur, et celui-ci fut frappé en cet instant de l'altération de son visage.

Clotilde s'avançait belle à ravir, les yeux baissés, au bras de son père.

Un fourire énigmatique glissa sur les lèvres de Chaumas.

Athanase s'avança vers André Gualbert avec un empressement affectueux et une déférence dont le père de Clotilde demeura touché.

L'immense salle se trouvait presque pleine, le concert commença.

Une ouverture fort bien exécutée fût couverte d'applaudissements, puis un jeune homme exécuta un morceau de Bériot avec un grand talent. Une chansonnette comique communiqua dans la salle une bonne humeur contagieuse et le public se trouvait absolument conquis, quand deux pianistes vinrent jouer le "Scherzo" de Chopin avec une maîtrise véritable.

Pendant l'exécution de ces premiers morceaux, Athanase Besnard n'avait prêté au concert qu'une attention distraite. Il applaudissait sans doute, mais par devoir plus que par entraînement. Sa pensée était ailleurs, et chaque fois que Chaumas lui adressait la parole, il semblait s'éveiller d'un rêve.

Loin de décourager le docteur dans son désir de causer, la songerie profonde dans laquelle s'absorbait involontairement le jeune homme, semblait accentuer davantage le malicieux sourire du praticien.

Clotilde se leva alors tranquillement, avec une dignité simple, elle s'avança sur l'estrade. Quelque jolies que fussent la plupart de ses compagnes, aucune ne possédait cependant la distinction exquise de Mlle Gualbert, et un murmure flatteur l'accueillit de tous les points de la salle.

Elle leva les yeux, parcourut la vaste pièce d'un regard, puis, sans musique, gracieuse et ravissante elle commença la romance de Mme de Rothschild :

Si vous n'avez rien à me dire,
Pourquoi passez-vous près de moi...

Athanase se recula, afin de cacher l'émotion que lui causait ce chant si simple renfermant le poème ingénu de l'amour qui ignore.

La voix de Clotilde, sans posséder une grande étendue, était fraîche, cuivrée d'un timbre dont la secrète harmonie pressait l'âme. Peut-être eut-elle mal traduit un chant consacré à la joie, un air de triomphe et de bravoure, mais cette mélodie d'une tristesse rêveuse s'échappa de ses lèvres comme un soupir mélodieux.

Quand elle acheva cette romance, toutes les mains battirent, on cria bis de tous les coins de la salle, et Clotilde demeura indécise, rongissante, ne sachant si elle devait se retirer ou reprendre un des couplets.

Athanase s'avança rapidement et lui dit à voix basse :

— Mademoiselle, chantez encore, je vous en supplie.

Clotilde leva les yeux sur le jeune homme qui, plus pâle qu'elle s'appuyait sur le piano.

Un mouvement léger des cils de Clotilde, un signe de sa main gantée furent la seule réponse, mais sa voix tremblait un peu quand elle reprit :

Si vous n'avez rien à m'apprendre,
Pourquoi me serrez-vous la main...

Un bouquet de roses blanches fut remis à la jeune fille au moment où elle achevait son morceau. Elle le reçut en rougissant

chercha son père du regard et le vit en conversation suivie avec le docteur Chaumas.

Quand elle regagna sa place, le visage de Mme Barnabé reflétait une méchanceté perfide.

Elle se pencha vers une dame des rayons de lingerie, et lui dit de façon à être entendue de Mlle Gualbert.

— Certainement il est d'usage d'offrir des fleurs aux chanteuses, mais ne remarquez-vous aucune différence entre ce bouquet et les autres ? J'en aperçois qui sont composés de roses thé, de fleurs très épanouies, mêlés ensemble, et avec des allures de fleurs tout à fait bon enfant ; dans ce bouquet au contraire on a confondu les fleurs d'oranger venues de Nice à des boutons de roses blanches encose fermés... Est-ce que mademoiselle Clotilde serait la Mascote de la maison ?

La jeune fille rougit et se troubla visiblement. Heureusement pour elle un exécutant commença un air de flûte, et Clotilde put dérober derrière son éventail l'émotion qui se manifestait sur son visage.

Les méchancetés de Mme Barnabé avaient été sinon entendues, du moins devinées par Athanase ; la rougeur subite de Mlle Gualbert ne lui avait point échappé, pas plus que le geste de la veuve qui semblait la désigner aux malignes observations de ses camarades.

Une crispation le prit au cœur, il fit deux pas en avant, puis il recula dans la crainte de faire un éclat qui aurait compromis la noble et pure enfant qu'il enveloppait d'un respect si pur.

Mais entre les deux parties du concert il s'approcha de M. Gualbert et entama avec lui une causerie intime. André l'écoutait : on parlait de sa fille. Entraîné par son amour pour Clotilde, et par la sympathie que lui témoignait le maître des "Deux Mondes," il raconta en quelques mots sa rapide fortune, et sa ruine soudaine. Il parla du courage de Clotilde qui avait relevé l'énergie de tous ; du talent de Landry qui travaillait à Rome, et réussissait déjà d'une façon brillante ; puis il ajouta :

— Mon opulence passagère ne me laisse point de regret, mais je l'avoue, je ne me console pas de voir ma fille obligée de travailler afin d'ajouter un peu de confortable à la vie de sa mère. Ma femme se berce de l'espérance que Bozan de Breuil referra sa fortune et la nôtre ! Vraiment, personnellement, je n'y tiens pas. Mes heures sont employées, je trouve le repos meilleur une fois ma tâche remplie, et je consentirais à vivre toujours de cette vie, mais Clotilde !

— Qui vous dit, monsieur, répliqua Athanase, que pour devenir millionnaire, votre fille ait besoin de l'habileté financière de M. Bozan de Breuil ?

Nous n'en sommes plus aux contes de fées, monsieur ! répliqua André.

— Aux anges, sinon aux fées, dit Athanase.

— C'est possible, mais ces anges là, anges maîtres du foyer, gardent la robe grise de Cendrillon, et ne courent pas eux bals du prince, en habit de brocart et en pantoufles de vair.

La conversation reprit entre eux un tour sérieux, et pendant ce temps Chaumas, qui voyait rouler des larmes dans les yeux de Clotilde, lui demandait qui pouvait causer sa peine durant une fête dont elle semblait la reine.

— Oh ! dit la jeune fille d'une voix basse et contenue, vous n'avez pas entendu les propos de ces femmes ! Mme Barnabé est véritablement une vipère ! croiriez-vous qu'elle semble in-

criminer le bouquet qui vient de m'être offert. Toutes ces demoiselles en auront à leur tour, cependant.

— Ma chère mignonne, répondit le docteur, laissez ramper les serpents. Dieu vous garde, et si je ne me trompe, il vous garde bien ! La seconde partie du concert va commencer... A bientôt...

En effet, les morceaux de piano, de violon et de chant se succédèrent, mais Clotilde refusa de se faire entendre de nouveau. Au moment où les exécutants allaient se retirer les administrateurs apportèrent une cassette, et à la joyeuse surprise des musiciens et des musiciennes, un bijou fut offert à chaque exécutants. Les épingles de cravates, les boutons de manchettes, des bracelets furent distribués à chacun ; Clotilde reçut une bague.

Cette bague était formée d'une seule perle, merveilleuse d'orient et de limpidité. La jeune fille eut un mouvement d'indécision, comme l'instant d'auparavant, pour le bouquet, mais déjà ses compagnes agrafaient les broches, glissaient les bracelets, et Clotilde mit la bague à son doigt.

Elle y brilla d'une lueur douce, pure et belle comme l'anneau d'une fiancée.

— Docteur ! docteur ! fit Athanase.

— Eh bien ! quoi ? demanda Chaumas.

— Je crois que vous aurez votre maison de convalescence.

— Ce sera mon cadeau à moi !

Athanase serra les mains d'André Gualbert, s'inclina avec respect devant Clotilde et la suivit du regard, jusqu'à ce qu'elle eut disparu dans la foule. Alors il rentra chez lui, s'assit dans un fauteuil, bien en face de la " Tête d'Étude " de Landry et se mit à rêver.

Le lendemain matin il manda Mme Barnabé.

— Je reçois, lui dit-il, une commande importante. Il s'agit d'une corbeille de mariage. Veuillez vous charger d'y pourvoir. Bouleversez les magasins, et choisissez tout ce que vous y trouverez de plus beau.

— Mais encore, monsieur, faut-il que je sache...

— Rien. Simon que les cachemires les plus magnifiques, les plus merveilleuses doivent être mises de côté. Vous ferez de même pour les dentelles...

— Une corbeille digne d'une princesse, alors.

— Justement, d'une princesse.

— Tout sera prêt ce soir, monsieur.

— Allez ! On apportera chez moi ce que vous aurez choisi.

Un meuble s'y trouvera dans lequel seront enfermés les objets composant la corbeille.

Mme Barnabé se retira très fière de la mission qu'elle devait remplir. En ce moment le magasin tout entier des " Deux-Mondes " sut qu'un trousseau merveilleux venait d'être commandé à la maison.

Mme Barnabé courut des comptoirs de soieries aux comptoirs de cachemires. Elle entassa avec une prodigalité royale les merveilles des tissus hindous et de l'industrie lyonnaise. Les dentelles de tous les styles emplirent les cartons, en attendant que le maître des " Deux-Mondes " leur donnât une destination précise.

Les jeunes filles bourdonnaient autour de Mme Barnabé, curieuses de voir les magnificences de cette corbeille, s'attardant à palper les soies souples, à en étudier les nuances dans le salon de lumière, regardant les fonds doux des cachemires, et soufflant dans les dentelles écloses sous les doigts des pauvres filles de Flandre.

Une seule parmi les vendeuses et les essayeuses du magasin ne semblait nullement s'intéresser à cette fantastique corbeille. Son indifférence à ce sujet était si grande, qu'elle finit par irriter Mme Barnabé.

— A quoi songez-vous, mademoiselle ? demanda-t-elle à Clotilde ; il me faut trois ou quatre manteaux, ce que nous avons de plus beau et de meilleur goût. La jalousie vous ronge t-elle le cœur au point de vous empêcher de remplir votre devoir, ou votre succès d'hier vous tourne-t-il la tête ?

Clotilde regarda tranquillement Mme Barnabé.

— Ni l'un ni l'autre, répondit-elle : j'ai porté des toilettes aussi belles que celles que vous choisissez, et j'ai chanté dans plus d'un salon. Je n'ai jamais tiré orgueil de rien, pas plus que je ne saurais me trouver humiliée. Si vous avez besoin de moi, je suis prête à essayer ces costumes, ces mantelets, ces mantilles et ces manteaux.

Et paisiblement Mme Gualbert se drapa dans une mante de satin broché, dans une mantille espagnole, et ramena coquettement les pointes d'un mantelet.

— Que mettrai-je de côté, madame.

— Bah ! fit Mme Barnabé, nous garderons tout pour cette corbeille, puisque aussi bien il s'agit du mariage d'une princesse.

— Sa robe de noce est choisie ? demanda Clotilde.

— Pas encore. Que prendriez-vous, s'il s'agissait de vos propres goûts ?

— Du satin blanc, madame, et nous en avons de magnifique.

Pendant plus de cinq heures les garçons s'occupèrent à emballer, à étiqueter les dentelles, les robes, les cachemires ; puis Mme Barnabé les accompagna jusqu'au cabinet de M. Athanase Besnard.

Celui-ci étudiait le mécanisme d'une foule de jolis tiroirs, dans lesquels la veuve le surprit rangeant des bijoux de toutes, depuis les perles venues du golfe des Indes, jusqu'aux diamants anciens sortis à grand prix, et aux bijoux d'or ciselés avec art.

Dans le petit meuble furent ensuite enfermés les cachemires et les dentelles. Du fond du tiroir rempli d'éventails, de jumelles de carnets, de bourses gonflées d'or pour les pauvres, Mme Barnabé vit avec une étrange surprise le maître des " Deux-Mondes " cacher une feuille de musique dont il lui fut impossible de lire le titre.

Quand la veuve eut énuméré les merveilles choisies, Athanase la remercia poliment, puis il la congédia.

(A CONTINUER.)

A NOS LECTEURS.

A tous et chacun de nos lecteurs nous souhaitons une bonne et heureuse année, et les remercions bien sincèrement du généreux encouragement qu'ils nous ont donné jusqu'aujourd'hui. Nous les prions également de nous continuer leur bienveillant concours durant la cinquième année que nous commençons avec ce numéro.

LES ÉDITEURS.